

LIVRES



(2) *You can't go home again*, roman de Thomas Wolfe (1900-1938) publié en 1940 (édition posthume).

de la solitude infinie d'un être qui n'a pas su faire de compromis. Tout comme Loan, l'héroïne de *Sur place* : son refus du compromis la menait de Paris à New York, *and back*, puis de Paris à Hanoi, l'insatisfaction et la déception la devançant constamment. Ceci dit, nous avons tout de même partagé sa colère et son impuissance : Loan était une Viêt Kieu rejetée par les siens mais paradoxalement jugée par eux, comme si elle était des leurs, alors qu'elle aurait bien aimé en être mais se voyait refuser ce privilège... Elle se retrouvait prisonnière de ce cercle vicieux. Bon nombre de femmes de la diaspora vietnamienne doivent se reconnaître dans les mésaventures de Loan.

Dans *L'Arrivée*, l'écriture de Kim Doan, précise et acérée, a gagné en sobriété et maîtrise. Les héros tragiques de ses deux romans prouvent le constat célèbre de Tom Wolfe : « *You can't go home again* (2) » ; il n'est tout simplement pas possible de retourner chez soi. Il ne nous reste plus qu'à suivre Kim Doan. Attendons son prochain roman. ♦

feuilles », bascule même vers Harlequin (« *les cheveux, lâchés sur ses épaules nues, ruisselaient telle une onde lisse de soie noire* ») ou San-Antonio (« *Quynh était immobilisée par Madame Jade qui lui mordait une cheville et Madame Roseau qui tirait sur son pantalon* ». Cet ensemble hétéroclite serait une richesse s'il ne manquait d'entrain, de vérité et de vietnamité, le comble étant que les Vietnamiens sont appelés des « *locaux* ». Surtout, il manque de cet élan, de cette déraison qui donnaient leur saveur imprévisible aux premières livraisons ♦

Ph. D.



L'Esprit de l'arenarchi
UNE OUVRIÈRE DE MANDARIN FAX
par Tran-Nhut

Philippe Picquier, 2005

Longtemps je me suis pourléché de bonheur à la lecture des aventures du mandarin Tân. Pourquoi faut-il que ce cinquième opus me laisse sur ma faim ? Certes le plat est honnête, ce n'est pas mauvais, mais la cuisine dépend trop étroitement de la recette. Un peu d'histoire et de littérature, de religion et de médecine (indienne ou taoïste), des arts martiaux, on sent l'effort pour lier cet appareil. Peu importe l'intrigue, elle n'est que prétexte. Mais les personnages n'ont aucun crédit. Trop simpliste, caricatural, le couple moteur formé des lettrés Tân et Dinh hésite entre le chevalier et son écuyer (tendance quichottesque), Terminator et ET, Laurel et Hardy. Le décor ne convainc pas plus : Faifo n'est ni crédible, ni reconnaissable, pas plus comme ville marchande que comme port. L'époque était pourtant intéressante, celle des Portugais (mais pourquoi distinguer les « *ecclesiastiques italiens* » quand il n'y qu'une « *religion portugaise* » ?) croisant encore Japonais et Chinois tandis que le conflit entre les maisons Trinh et Nguyen prépare la scission entre Nord et Sud.

À la poursuite de Van Gulik (« *le pervers l'a poignardée avec le manche d'un pinceau, après lui avoir fait avaler les boules de son abaque* ») ou d'Edogawa (« *il le regardait s'éloigner, sa mince silhouette se recomposant plus loin, mouvante et floue, à la limite de la nuit* »), l'écriture balance entre estampe japonaise (« *Oserait-elle donc le mouvement lascif de l'Orchidée doucement retournée ?* ») et cinéma hongkongais (« *à l'affût, elle sentait les sautes du vent et voyait pratiquement les arabesques dessinées par les rafales, comme une calligraphie tracée dans l'air* »), entre pédagogie (« *pour l'ayurveda, le corps est sujet à la triple influence du souffle, de la bile et de la pituite* ») et faux Loti (« *il ne pouvait qu'admirer la sérénité des lieux, avec les frangipaniers aux branches lisses qui surplombaient un bassin de nénuphars, où des carpes nageaient entre l'ombre des*



LE LIVRE DU SEL
roman de Monique Truong
traduit de l'américain par
Marc Amfreville

Rivages, 2005

Il est des questions triviales qui définissent notre rapport au monde : par exemple, comment monter des œufs en neige sous les Tropiques ? Réjouissant personnage que ce Binh. On connaît son patronyme à la page 279, Binh est du moins le nom - qui devient « *Bin* » ou « *Bee* » - que se donne ce cuisinier vietnamien à peine inventé, recruté par deux vraies Américaines de Paris. Et pas des moindres : Gertrude Stein et Alice Toklas qui ont habité longtemps rue de Fleurus et y ont vécu les frasques artistiques du début du XX^e siècle quand Paris est une fête (1).

Sous la plume de Monique Truong (fort bien traduite par Marc Amfreville), c'est monsieur Binh qui s'exprime sur ses Madames. À moins que le récit n'ait été repris d'un cahier de Miss Stein, car un des plaisirs du roman est sa structure en jeux de miroirs (2). Jamais la vérité n'est certaine d'autant que prenant quelques libertés avec la réalité (car enfin, depuis *La Bête humaine* ce n'est pas à la gare du Nord qu'on prend le train pour Le Havre !) la romancière aime que son narrateur laisse divaguer son discours et croise ses propos. Ses confidences glissent de Madame et Madame à « *l'homme des doux dimanches* », du souvenir de sa mère, douce et fragile comme pigeon blessé dans son *áo dài* gris, au rappel de ses frères et du « *Vieux* » - ignoble père tutélaire - avant de revenir à l'homme de l'entrepont - ce Bão « *tempête* » et lui, Binh « *bonace* », faisant couple parfait.

Avec encore la mémoire lancinante de « *l'homme du port* » : nostalgique de son initiation dans les cuisines du Gouverneur de Saïgon, notre énigmatique personnage se retrouve un soir de mélancolie à dîner à Paris avec un compatriote, un autre et non moins mystérieux Nguyễn dont la présence nous ramène à l'histoire et au passé colonial.

Binh sort peut-être d'entre les pages du *Paris Asie* de Pascal Blanchard et Éric Deroo ; on peut éventuellement l'apercevoir croisant subrepticement le chemin de Tuan. En en faisant le maître de son histoire, Monique Truong lui donne la complexité profonde mêlée d'incertitude qui font les « *vrais* » personnages. Très belle réussite que ce premier roman travaillé entre trois cultures et trois langues et rédigé dans une prose goûteuse, mêlée d'embruns marins, de sueur et de larmes. ♦

Ph. D.

(1) Hommage au roman d'Hemingway. De Gertrude Stein, voir *L'autobiographie d'Alice Toklas* [1954]. Paris, Gallimard. - *L'imaginaire*, 1980. D'Alice Toklas, voir *Le livre de cuisine d'Alice Toklas* [1954], traduit de l'américain par Claire Texevisson, préface de Françoise Collin. Paris, Les Éditions de Minuit, 1981, réimpression 1999.

(2) D'autant que le personnage apparaît en jumeau - *Seré* - dans une nouvelle américaine (*Watermark*, Vietnamese American Poetry & Prose, edited by Barbara Tran, Monique TD, Truong & Lina Truong Khôi, New York, The Asian American Writer's Workshop, 1998).